

renoncer à avoir une école bien organisée et fonctionnant d'une manière régulière. Pourquoi d'ailleurs sacrifier aux élèves paresseux et insoucians la masse des élèves laborieux et assidus ? Ne serait-ce pas donner une prime à la paresse et à l'inexactitude ?

C'est peut-être l'occasion de faire remarquer que l'inexactitude des élèves est un peu le résultat de vieilles habitudes que l'enseignement même des écoles a contribué à faire prendre. Avant que l'instruction primaire eût fait les progrès qu'elle a réalisés de nos jours, lorsque les anciens maîtres d'école du temps passé ne connaissaient guère que le mode individuel, dominant, pour ainsi dire, autant de leçons qu'il y avait d'élèves, les parents n'avaient nul besoin de se gêner pour envoyer leurs enfants en classe. L'écolier paresseux ou retardaire, qui revenait à l'école après un éloignement de quelques mois, ne dérangeait personne, il ne troublait en rien l'ordre de la classe ; le maître le permit où il en était, et l'écolier souffrait seul de son inexactitude.

Le mode mutuel, tant qu'il a été en vogue, n'a rien changé à ces habitudes dans les écoles où il a été établi. Avec ce mode, tous les élèves étant répartis en groupes de 8 ou 10, plus il y a d'élèves dans l'école, plus il y a de groupes de forces différentes : à quelque époque de l'année que ce soit, l'élève qui entre à l'école ou qui y revient après une absence, trouve immédiatement un groupe approprié à son état d'instruction, et où il peut être casé sans inconvénient pour lui ni pour personne. Jamais donc, dans ces écoles, un motif tiré de l'enseignement lui-même n'a contraint les parents ou les élèves à l'exactitude. Le maître n'y avait pas non plus le même stimulant pour l'obtenir.

Un fait très-caractéristique va montrer quelle peut être, à cet égard, l'influence du mode d'enseignement. A Paris, jusqu'à ces derniers temps, toutes les écoles publiques de garçons et de filles se divisaient presque exactement en écoles où l'on suivait le mode mutuel et en écoles où le mode simultané était exclusivement adopté. Eh bien ! avec une population semblable, on a constamment remarqué que, dans ces dernières écoles, les absences des élèves n'étaient guère que le tiers ou même le quart seulement de ce qu'on remarquait dans les autres. Ne faut-il pas voir là en partie l'effet d'une cause qui agit à la fois sur les enfants et les familles, et qui stimule le maître lui-même ?

Enfin, dans l'enseignement secondaire, voit-on les familles envoyer irrégulièrement leurs enfants dans les classes des lycées et des collèges ? Nullement. Qu'on ne dise pas que les familles apprécient mieux ici les avantages de l'instruction. On répondrait que, chez ces familles, la tendresse maternelle et la faiblesse générale des parents se joignant à l'indifférence des élèves, il y aurait des causes non moins grandes d'irrégularité dans la fréquentation des classes, si les exigences du plan d'études n'y commandaient impérieusement l'exactitude.

Ce serait donc une grave erreur de se préoccuper des nombreuses absences des élèves. Vouloir y subordonner le plan d'enseignement serait compromettre indistinctement l'amélioration de l'instruction primaire. Les élèves indifférents et paresseux méritent-ils plus d'égards que les autres ? Organisons donc l'enseignement en vue de ceux qui veulent en profiter, et persuadons-nous bien qu'un plan régulier d'études aura pour résultat de rendre plus régulière la fréquentation des écoles.

Les seules raisons qui doivent guider dans la détermination de ce plan sont les besoins des élèves, le bien général de l'école et la nécessité de ne pas dépasser ce qui est possible, dans la condition ordinaire de la majorité des écoles, c'est-à-dire de celles où le maître est seul pour faire la classe à tous les élèves.

Dans ces écoles, le règlement général proposé comme modèle par le Conseil impérial de l'instruction publique prescrit de répartir les élèves en trois divisions. Cette me-

sure nous semble très-sage, et, pour des raisons que nous allons dire, celle qui satisfait le mieux aux conditions d'un bon enseignement dans les écoles de cette espèce.

D'après cela, le seul plan d'études qui nous paraisse en rapport avec l'organisation de ces écoles est un cours triennal, c'est-à-dire un système dans lequel toutes les études des élèves sont réparties dans un cours de trois années.

A cette idée d'un cours triennal, beaucoup de maîtres vont se récrier en disant qu'il est impossible d'enseigner, en trois années, tout ce qu'il est nécessaire d'apprendre à un enfant qui ne sait rien. Nous comprenons leurs doutes et nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que nous-même nous les avons partagés. Pendant longtemps nous avons combattu cette idée, nous avons fait toutes les objections qui se présentent sans doute à leur esprit, et après avoir résisté autant que nous avons pu, la réflexion et l'observation attentive des faits nous ont amené à reconnaître que dans la situation où se trouve la plus grande partie des écoles, il ne peut pas y avoir de plan régulier d'études, ou ce plan doit se résumer en un cours triennal.

Voyons, en effet, comment se passent les choses.

L'instituteur est seul dans son école pour instruire tous ses élèves parvenus à tous les degrés d'instruction, et, aux termes du règlement, ces élèves sont répartis en trois divisions. Chaque année des élèves nouveaux entrent à l'école et y commencent leurs études, tandis que d'autres quittent la classe après les avoir achevées. Les élèves qui commencent, comme ceux qui finissent, doivent nécessairement se trouver dans l'une ou l'autre des trois divisions entre lesquelles sont distribuées toutes les matières de l'instruction primaire. Car, si vous en retranchez quelqu'une, si vous n'en parcourez pas le cercle entier dans l'année avec vos trois divisions, vous n'avez plus de plan d'études régulier, vous n'avez rien pour ceux qui commencent ou pour ceux qui finissent. Dans tous les cas l'enseignement est incomplet, insuffisant et sans appropriation aux besoins des uns et des autres.

Qu'on fasse comme on voudra, il n'y a pas moyen d'échapper à cette alternative : ou répartir tout son enseignement en trois années, ou bien n'avoir plus de plan, et enseigner au jour le jour, apprenant chaque année tantôt une chose, tantôt une autre.

Sans doute ce plan a des inconvénients : il y en a à tout dans ce monde. Mais comment faire autrement ?

Si, dans la conviction qu'il est impossible d'enseigner en trois années, à des enfants, tout ce qu'ils doivent apprendre, nous portons le cours à quatre années il nous faut alors quatre divisions. Si nous trouvons que quatre années ne suffisent pas, et en effet, nous pensons que ce ne serait pas assez pour beaucoup d'élèves, il nous faudra cinq années, mais aussi cinq divisions.

Or, à chaque division que nous ajoutons, nous augmentons les difficultés pour le maître, nous lui créons des embarras, des obstacles. Ce n'est pas seulement au maître, que nous nuisons, c'est à toute l'école, c'est à chaque élève en particulier. Plus il y a de divisions dans l'école, plus le tour de chacune revient à intervalles éloignés. Avec cinq divisions, en supposant que la leçon ne dure qu'une demi-heure pour chacune, c'est deux heures et demi d'attente avant que le tour de la première puisse revenir. Pendant ce temps, comment occuper les élèves, et surtout les plus jeunes qui sont encore incapables de faire aucun devoir ?

Moins les élèves sont avancés, moins le travail solitaire leur est profitable. Dans l'instruction primaire, jamais les élèves ne sont assez instruits, jamais leur intelligence n'est assez développée pour qu'ils n'aient besoin de la parole du maître plus que de tout autre exercice. La leçon orale doit l'emporter sur le travail écrit, et l'école la mieux organisée sera celle où tous les élèves seront le plus souvent et le plus longtemps en communication directe avec le maître.

C'est donc avec raison, et dans l'intention de satisfaire à